

## INTRODUCTION

### *La vérité du fanatique*

Un fanatique brûlerait ce livre.

Car le fanatique, s'il peut aimer un recueil des paroles de son Dieu, combat les images et ceux qui les aiment. Il veut purifier le monde de l'idolâtrie, obstacle intolérable à l'amour de la présence divine immédiate et pure. De Dieu le fanatique prétend recevoir des ordres, une inspiration, une énergie pour détruire ceux qui adorent des divinités étrangères ou des images peintes.

En frontispice est placé un *Jugement dernier* par un artiste anonyme de l'Allemagne de la fin du xv<sup>e</sup> siècle : cette gravure est le plus proche possible d'une description donnée par Luther au début de la Réforme :

« Les peintres représentent parfois le Christ sur un arc-en-ciel avec une verge ou un glaive sortant de sa bouche, ce qui est inspiré par Esaïe 11, où il dit : " Il frappera la terre du sceptre de sa bouche et du souffle de ses lèvres. Il fera périr le méchant. " Mais les peintres ne devraient pas représenter une verge en fleurs ; ce devrait être un bâton ou une baguette, et la baguette et le glaive, dirigés d'un seul côté, devraient s'abattre sur les damnés. De même, le Psaume 10 : " Brise le bras de l'impie ; poursuis son iniquité, et déjà son impiété ne laissera plus de trace. »

Ces versets nous enseignent que c'est de cette manière que le gouvernement du pape, inspiré par l'Antéchrist, sera détruit en même temps que lui. La Parole du Christ qui est le souffle, la baguette et le glaive de sa bouche, manifestera au grand jour et confondra à la face du monde sa coquinerie, fourberie, friponnerie, tyrannie et ses séductions. »

Bien dans le ton d'une évocation des jours ultimes voilà un appel véhément, brutal à la destruction de la papauté, souvent figurée dans la même période sous les traits de la putain babylonienne qui

meurt écrasée dans l'Apocalypse. Et pourtant ces propos du réformateur — le titre de l'opuscule de mars 1522 dont ils sont tirés, *Sincère Admonestation à tous les chrétiens afin qu'ils se gardent de toute émeute et de toute révolte*, l'indique à lui seul — sont dirigés contre les « fanatiques ». En effet, le glaive qui doit anéantir la papauté est la « Parole de Dieu », ce qui exclut le passage à l'acte violent et, en outre, Luther illustre son propos par une référence picturale, défendant ainsi la peinture en tant que médiation de la Parole de Dieu. Cette présentation positive est d'autant plus significative et claire pour les lecteurs de l'époque qu'un an auparavant Luther avait eu à combattre, avec un succès provisoire et partiel, des iconoclastes, qui détruisaient les statues et les peintures des églises de Wittenberg dans un mouvement de radicalisation brutale de la Réforme.

Wittenberg, en quelque sorte la Rome de la Réforme, était à la fois la ville du peintre Lucas Cranach et de Martin Luther, qui y passèrent l'essentiel de leur vie, nouant des liens d'amitié qui s'expriment dans leur correspondance et éclatent dans la foule de portraits que son compère Cranach a laissés de Luther, de sa femme, de ses enfants, de ses parents. Mais si Cranach, comme Dürer qui fut lui aussi un admirateur de Luther, a pu poursuivre son œuvre — prolifique et dont une multitude de nudités féminines aux formes déliées, celles de Lucrèce ou de Vénus, montrent que son art n'était pas limité à l'édification pieuse ou à la peinture des choses sacrées — il le doit au réformateur et à sa défense, théologique, de la légitimité de la peinture. Significativement, un retable de Cranach, représentant la Cène, où Luther est peint parmi les convives, remplaça dans une église de Wittenberg un tableau détruit par des briseurs d'images, antipapistes extrémistes qui, dans le même temps, ouvraient les portes des couvents pour en faire sortir moines et nonnes, les incitaient à se marier, et mangeaient, systématiquement, de la viande le vendredi.

L'épisode iconoclaste de 1521 est le premier moment du combat que dirigea Luther pendant plusieurs années contre les extrémistes, contre Thomas Müntzer, contre les paysans insurgés, contre les anabaptistes, dans une polémique où s'affirmait, contre tous ces iconoclastes fanatiques, sa défense de la légitimité de la Cité terrestre, de la société civile.

Quand il rédige la *Sincère Admonestation*, dont nous avons lu quelques lignes plus haut, le mouvement qu'il a inauguré en 1517 par ses thèses contre les indulgences est toujours dans une phase ascendante à la fois d'extension territoriale, de nouveaux ralliements, de radicalisation doctrinale. Luther agite encore, tout en mettant en garde nettement contre des violences désordonnées, la menace que Jean la Houe, que *Karsthans*, ne se lance dans des émeutes et ne tape sur le pape et les siens « à coups de fléau ». Mais

bientôt, tournant décisif, Luther invectivait les bandes pillardes de paysans enragés et justifiait les princes allemands qui tiraient le glaive du fourreau pour mater les rebelles. Il n'est plus alors question de *Karsthans* mais de Monsieur On, de *Herr Omnes*, la multitude à réduire par le fer.

Si, en effet, le royaume du Christ n'est pas de ce monde, son nom ne peut être invoqué pour appeler à la destruction par le glaive des royaumes terrestres afin d'édifier la Jérusalem céleste sur les ruines de Babylone, la putain. Les faux prophètes, les prophètes de mort, les illuminés qui appellent à la subversion et à l'abolition des images, tous contempteurs et négateurs de la Cité terrestre, de la société civile, sont stigmatisés par Luther du nom de « fanatiques », de *Schwärmer*. Ainsi le terme n'est pas une simple injure — vite adressée à Luther du reste —, il est aussi un concept au cœur de sa théorie politique, comme il sera central chez beaucoup d'autres par la suite : le fanatisme est stigmatisé en tant que lutte abusive, au nom de la Cité céleste, pour l'abolition de la société civile. Cette formule, héritée de la philosophie et de la théologie politiques antique et médiévale, reçoit ainsi un sens neuf à l'orée d'un nouveau cycle de l'histoire et donne une clé pour penser son devenir, puisque par exemple on la retrouve, parmi d'autres, chez Marx ou chez Michelet à propos de la Réforme. Mais bien plus largement le concept de société civile est au cœur de la définition moderne de la politique.

A l'aube tragique du xvi<sup>e</sup> siècle allemand, Luther sauve Dürer et Cranach des iconoclastes et légitime le pouvoir des princes, dans un mouvement, autrement ample que le seul problème de l'idolâtrie des images, qui est marqué d'une contradiction, d'une tension interne entre la lutte contre l'Eglise catholique romaine, contre la putain babylonienne, et la défense de la société civile, qu'il veut protéger de la fureur du fanatique.

\* \* \*

Le fanatique est la vérité : elle l'anime, l'agite et l'arme.

Il n'a point à construire ou à découvrir le vrai, ni à cheminer, solitaire, vers Dieu, dans la nuit obscure, selon la voie du mystique, mais il jouit, sans délai et sans relais, d'une certitude immédiate et totale qui l'habite, le possède tout entier et le propulse, violemment.

Rassemblés dans l'amour, qui fonde leur communauté, d'un Grand Enonciateur du Tout Vrai, les fanatiques croient que sa Parole est absolue et qu'ils en sont les seuls interprètes autorisés. Orgueilleux d'en être les serviteurs et les instruments, les fanatiques haïssent ceux qui l'ignorent ou le dédaignent et ils veulent que le

monde se plie aux commandements d'un recteur suprême, Dieu anthropomorphe qui aime, tel un roi, à commander, ou Loi toute-puissante, parce qu'elle est vraie, qui plie l'univers à sa nécessité.

Que le monde se dérobe encore aux injonctions suprêmes de la puissance ultime est un accident qu'il faut corriger. Le fanatique, véhicule fervent des mots d'un ordre qui le surpasse et le soutient, est prêt au sacrifice. Et il s'abolit en tant que sujet, jusqu'à compter pour rien son pèlerinage terrestre, comme il tient pour nulle la vie de ceux qui ne s'assemblent pas dans l'amour du Maître dont il veut instaurer l'empire sans partage. Son « moi » s'engloutit dans la vérité qu'il aime et dont il veut être aimé, tandis que ceux qui ignorent, rejettent ou combattent la juste cause sont promis à l'annihilation. Quel que soit le principe qui l'illumine, que son enthousiasme lui soit communiqué par un Dieu omnipotent ou par un Savoir absolu, le fanatique s'attaque au désordre insupportable d'un monde imparfait, impur, inadéquat. Aussi le fanatique est-il toujours sacrilège ou plus exactement, et en suivant l'étymologie, profanateur : attaquer le temple de l'autre, polluer ses reliques, défier ses tabous, maudire ses dieux, chier dans la tiare du pape comme le montrent des gravures anticatholiques de la Réforme, bref, jouir d'une violation iconoclaste est le premier et le plus simple passage à l'acte du fanatique qui se vautre dans la souillure destructrice du point sacré de l'Autre.

\* \* \*

Pourtant le fanatisme n'est pas une pathologie absurde et monstrueuse qui ne pourrait soulever que le dégoût.

Car, dès lors que le souverain de la société civile se voit reconnaître un droit à exercer la domination politique, dès lors que la société civile est le lieu licite de la recherche par chacun de l'utile qui est le sien, le fanatisme en est la forme antagonique qui mobilise les fidèles d'un Prince qui n'est pas de ce monde, ou qui rassemble les opprimés qui font entendre la prophétie d'une Cité juste. Car la promotion de la société civile comme valeur est aussi bien celle de la tolérance que celle du « bourgeois », la promotion de la liberté de pensée que celle du libre marché. Aussi les ennemis de la société civile prennent-ils au moins deux figures, qui peuvent se combiner. Le fanatique, qui rejette les médiations et les représentations et veut instaurer sans délai et sans institutions un monde nouveau, c'est le militant discipliné d'un Souverain suprême qui le fait marcher au pas, mais c'est aussi l'anarchiste, iconoclaste, révolté par la bonne conscience des gardiens du temple adoreurs d'idoles. Le fanatique peut avoir les traits du serviteur d'une loi inflexible ou les traits de l'utopiste acharné, il peut avoir ceux des assassins zélés ou des exclus de ce monde animés d'une espérance impatiente.

La dénonciation du fanatisme, parfois sa défense ou la définition d'une de ses figures particulières, s'inscrivent non dans les marges mais au cœur même des conceptions modernes de la politique. La question du fanatisme — c'est-à-dire la menace d'un écrasement de la terre par le ciel mais aussi l'ouverture vers une communauté humaine qui ne serait pas régulée par les seuls égoïsmes et où la distribution du pouvoir ne serait plus radicalement inégalitaire —, loin de renvoyer à quelque archaïsme ou exotisme, est au centre des formes politiques actuelles. A l'évidence la secte des Assassins du Vieux de la montagne ou l'incitation de l'ayatollah Khomeyni à exécuter Salman Rushdie tombent, sans grande discussion, sous le qualificatif de fanatisme, mais, à ne penser le fanatisme que dans la distance, que dans l'Autre, on oublie qu'il taraude la modernité tout entière, voire qu'il a pu désigner une vertu, chez Rousseau ou chez certains marxistes.

Après la Réforme protestante, le couple conceptuel fanatisme-société civile apparaît constamment, certes avec des valorisations et des connotations différentes, chez tous ceux qui cherchent à penser la Cité, tandis que des formes politiques diverses se constituent sur ce fond, soit en intégrant soit en rejetant les valeurs qui leur sont liées et les institutions qui les stabilisent, par exemple la tolérance et l'Etat de droit.

Les changements de sens, parfois radicaux, de la notion de société civile, dont les ambiguïtés accumulées, le polymorphisme, ont permis un usage inflationniste, ainsi que les oscillations du terme fanatisme, invitent à poser les repères essentiels de leurs histoires conjointes. Toute ambition de récapitulation exhaustive est impossible mais il faut dessiner certaines configurations, quelques topologies singulières où la Réforme luthérienne, et son révélateur, la crise iconoclaste, apparaît en position nodale.